

Critique littéraire de Emmanuel Le Roy Ladurie parue dans le Figaro Littéraire du 03/07/1997

LAZARE CARNOT : UN SAVANT SOUS LES ARMES

La résurrection de Lazare, tel est bien l'un des thèmes essentiels de l'évangile selon saint Jean. Mais l'évangile républicain qui nous gouverne aujourd'hui n'exige-t-il pas aussi que soit ressuscité l'autre Lazare, l'organisateur de la victoire en 1793-94 : je veux dire Lazare Carnot, personnage trop longtemps ligoté dans les bandelettes d'une légende rose, à peine picotée à son tour par les banderilles noires venues de la droite dure ; cette légende embellissante, à la longue, est devenue importune. C'est donc à l'indispensable démaillotage et nettoyage de la momie que nous convie Jean Dhombres, flanqué de Nicole du même nom, l'un et l'autre étant historiens des sciences puisque aussi bien le Carnot en question avait une formidable « bosse des maths ».

Les Dhombres cependant ont dû, pour notre bonheur, se politiser tant et plus en la circonstance car leur sujet à tout prendre était largement politique, s'agissant d'un homme qui, tels Vauban et Turenne, autres héros de nos écoles primaires et de l'idéologie lavissienne, méritait à bien des titres la gratitude de la patrie ; il a eu le tort, c'est vrai, de s'identifier vaille que vaille à certains idéaux révolutionnaires, et notamment, chose fâcheuse, aux objectifs de la Terreur jacobine. Un dessinateur de la Belle Epoque représentait volontiers sous l'apparence d'un trio de musiciens les trois générations des Carnot : soit le nôtre, Lazare ; puis son fils Sadi Carnot le grand savant ; et pour finir le fils de ce fils, le président de la République Sadi Carnot, assassiné en 1894 par un anarchiste italien.

Dans le trio en question, Lazare jouait d'un puissant violoncelle ; Sadi tirait des accords d'un violon ; le président Carnot enfin gratouillait tant bien que mal une minable guitare. Caricature injuste car le second Carnot, découvreur d'un principe essentiel de la thermodynamique, était tout à fait digne de son illustre papa. Disons que Lazare Carnot, de toute manière, eut les commencements classiques d'un garçon né des classes moyennes de l'Ancien Régime. Son père était notaire bourguignon à prétentions nobles et, incidemment, il faisait de temps à autre « suer le burnous » des paysans du cru : il se chargeait en effet de la perception des droits seigneuriaux pour le compte de quelques grandes familles nobiliaires de la province.

Les Dhombres, en cette occasion, « brossent » un tableau horrifique de la vie paysanne en Bourgogne avant la Révolution, fabriquant ainsi une sorte d'image d'Epinal à l'envers ; elle mériterait lors d'une édition ultérieure de leur beau livre d'être colorée de teintes un peu moins sombres. Mais glissons... Lazare lui-même, jeune bourgeois de campagne, fut mis par ses parents au petit séminaire bourguignon, espèce d'ascenseur social dans lequel on faisait « grimper » les futurs cadres de la région, tant ecclésiastiques que laïques. La suite de la carrière du jeune homme fera de lui un « taupin » préparant les grandes écoles dans une pension privée parisienne, établissement qui annonçait en effet nos classes préparatoires à Polytechnique ou à Normale-Science, telles qu'elles fonctionnent aujourd'hui encore dans les lycées de la capitale et d'ailleurs.

La formation ainsi reçue par Lazare à la fin du règne de Louis XV fut, le croira-t-on, exclusivement mathématique, sans même l'intervention du latin que le jeune Carnot à vrai dire connaissait quasiment depuis l'enfance grâce à son ancien écolage de « petit séminariste ». On s'étonnera peut-être de voir ce brillant sujet, vingt ou vingt-cinq années plus tard, s'adapter sans effort à la pensée « totalitaire », comme la définira André Alba, émanée du Comité de salut public dont le même Lazare fera partie en effet lors de l'An II des conventionnels. Tant il est vrai que les plus grands savants, à moins d'être guillotins au préalable comme dans le cas de Lavoisier (mais celui-là n'aurait jamais versé dans une idéologie si autoritaire), tant il est vrai que les meilleures têtes scientifiques, à l'instar de bien d'autres personnes, ont souvent sacrifié à la politique d'un rude rationalisme révolutionnaire, qui taille et retaille le régime social au gré d'une espèce de mathématique sans pitié, sans souci des complexités coutumières du réel concret, tel qu'il fut légué par l'histoire des hommes. Fasciné par l'Encyclopédie dont son nouveau maître à penser d'Alembert fut l'un des rédacteurs, le jeune Carnot, du temps de l'Ancien Régime, allait jusqu'à dessiner à grands coups d'accolades un arbre des connaissances humaines, tant théoriques que pratiques, s'étendant de la physique à l'agriculture, dans le style de Bacon et de Diderot.

Il écrivait des poèmes en vers pompiers qui ressemblaient fort aux médiocres compositions de son contemporain Ecouchard-Lebrun, alias Lebrun-Pindare. En gros comme en détail, la nouvelle mutation philosophique de l'étudiant Carnot l'éloignait du christianisme, et surtout du catholicisme qu'il finissait par prendre en haine (à cause de la Saint-Barthélemy, des dragonnades...) et cela tout en gardant confiance en un Etre suprême qui sera chez lui, plus tard, le dénominateur commun avec l'ami-ennemi Robespierre. Devenu par la suite élève de l'Ecole du génie de Mézières (la « Polytechnique » de l'époque), Carnot se préparait de la sorte à faire partie du vivier des intellectuels anticléricaux ou antipapistes dans lequel les armées révolutionnaires pêcheront un beau jour leurs meilleurs militants et parfois leurs plus courageux militaires.

C'est ce même Carnot, mûri dans l'intervalle par sa vie de garnison, qui devient sous la Révolution élu du peuple, notamment au temps de la Convention, entre 1793 et Thermidor ; il mettra donc en place avec soin la résistance à l'invasion comme à l'insurrection qui accableront la République ou l'encercleront de tous côtés, armées impériales au nord et à l'est ; attaques venues de l'extérieur contre Toulon ou par-dessus les Pyrénées ; soulèvement vendéen, fédéralisme rebelle de Normandie et de Lyon, j'en passe et des meilleurs. Soyons nets : l'action « carnotique » ainsi déployée s'avère sans aucun doute très positive, ne serait-ce que parce qu'elle a réussi. Certes, la France sera entièrement envahie et vaincue un jour par les mêmes ennemis extérieurs, mais ce ne sera qu'en 1814 et 1815. Entre-temps, deux décennies auront permis aux Français de jeter sur leur territoire, d'une façon irréversible, la masse de granit de la modernité ; elles leur auront permis également d'implanter celle-ci dans les pays voisins grâce aux conquêtes napoléoniennes, si momentanées soient-elles : égalité des droits, administrations rénovées, émancipation des juifs... Et donc que grâce soient rendues à Carnot, même si bien des appréciations négatives doivent être portées, en contrepartie à son actif.

Il a voté l'inutile mort du roi ; il a été complice, peut-être malgré lui mais enfin ce sont là des nuances, de l'assassinat des hébertistes, des dantonistes, des girondins, autrement dit du meurtre perpétré contre la gauche et contre la droite du très contestable Robespierre, meurtrier en chef. Il a aussi sa part de responsabilité, qui n'est pas la plus grande parmi ses collègues, dans ce qu'on appelle quelquefois « le génocide vendéen ». En tout état de cause, son courage moral et même physique (lors de la bataille de Wattignies, par exemple, où il s'est souvenu

qu'il n'était pas seulement politicien mais aussi officier de carrière) et puis sa formidable capacité de militantisme et d'organisation, ses prestations de grand travailleur, son incroyable activisme à la Richelieu, son aptitude à faire participer les savants à la défense nationale, sa créativité industrielle en fait de manufactures d'armements, tout cela force l'admiration.

De 1795 à 1823, date de sa mort, Carnot se survit à lui-même. Exilé à Varsovie, en fin de parcours, et en tant qu'ancien régicide, par les soins de Louis XVIII, il dédie d'aimables poèmes aux yeux fripons, à la gorge folâtre et à l'opulent corsage des princesses polonaises de cette ville. Du coup, pour un peu on verrait en lui non plus le grand-père de l'austère président Carnot déjà cité, mais l'aïeul du galant Félix Faure qui sera au palais de l'Élysée le dernier de nos grands « tombeurs » de la Belle Époque.



Père du savant Sadi Carnot, grand père du président du même nom,
Lazare Carnot en fier défenseur de la 1ère République.
(Photo Viollet.)
